

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre-Marie BARMAN

M. Paul Delaloye

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 1, p. 227-233

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

M. Paul Delaloye

Jeudi, 5 avril, un cortège nombreux accompagnait au champ de repos la dépouille mortelle du regretté Paul Delaloye, décédé au Séminaire de Sion, après une longue et pénible maladie. Parents, amis, condisciples, une grande partie de la population d'Ardon tous eurent à cœur de témoigner une dernière fois leur sympathie au cher étudiant, ravi trop tôt, hélas ! à l'affection de ses proches, et de ses intimes.

Né, le 22 janvier 1880, au charmant village d'Ardon, de parents profondément chrétiens, M. Paul Delaloye reçut dans sa famille une première éducation toute de foi et de piété. Puis en 1893, il entra au collège de St-Maurice, pour y suivre avec succès, les classes littéraires.

Durant les six années passées au Pensionnat de l'Abbaye, il jouit continuellement de l'estime de tous ses maîtres et condisciples, et fut réellement le modèle de l'étudiant vertueux et assidu au travail.

Sa conduite ne dérogea pas un seul instant à la régularité la plus exacte, et ses supérieurs peuvent rendre de lui ce témoignage qu'il leur fut toujours soumis et qu'il fit sans cesse leur joie et leur consolation.

Mais l'affection sans bornes qu'il avait pour sa mère chérie et sa sœur bien aimée, l'engageait à se rapprocher d'elles afin de les revoir plus souvent. C'est ainsi qu'au grand regret de ses anciens maîtres et de ses condisciples de St-Maurice, il se trouvait en 1900 élève de philosophie à Sion.

Tout ardeur au travail, enthousiaste surtout des sciences physiques, il voulait, disait-il, faire sa philosophie avec le plus de sérieux possible, et se familiariser dès maintenant avec les sciences, afin de s'ouvrir plus facilement le chemin de l'Université. Il se destinait à la médecine, et, pour qui l'a connu, tout portait à prévoir un « docteur » très versé dans son art, et doublé d'un chrétien aux convictions fermes et inébranlables. « Je ne réussirai pas toujours, avait-il coutume de dire, en parlant de sa vocation, mais il y aura toujours un meilleur Médecin que moi, auquel je pourrai recourir » C'est dire combien il s'estimait peu lui-même, et quelle confiance il eut toujours en la sagesse divine.

A Sion, comme à St-Maurice, dès le premier jour, il fut estimé de ses supérieurs, recherché de ses condisciples, admiré de tous. De grandes espérances étaient légitimes, mais Dieu en avait autrement décidé. Les six premiers mois s'étaient passés pour le mieux.

Paul était toujours le même étudiant, appliqué, jovial et vertueux.

Vers les premiers jours du mois de Mars, il dut subitement s'aliter, souffrant dans la région du cœur d'une oppression qui gênait sa respiration. Les soins diligents, qui lui furent aussitôt prodigués, amenèrent au bout de quinze jours, un mieux sensible; déjà il se réjouissait de voir approcher les vacances de Pâques, qu'il comptait prolonger pour son entier rétablissement. Mais l'homme propose, et Dieu dispose.

Une rechute survenue à la fin de Mars amena des complications graves dans l'état de santé du malade. Dès le dimanche, 1^{er} avril, sa situation inspira de sérieuses inquiétudes. Lui même ne se fit pas illusion, il était prêt; il attendit la mort avec fermeté.

Sa résignation constante à la volonté de Dieu, sa patience inaltérable furent celle d'un Saint. Jamais il ne proféra aucune plainte; jamais il ne parla de ses souffrances, jusqu'au dernier jour, où la douleur lui arracha ce seul cri: « Oh! que c'est donc pénible de tant souffrir! ».

Tandis que sa mère et sa sœur éplorées sanglotaient à son chevet, lui, toujours calme, paraissait heureux, et, s'efforçant sans cesse de sourire pour les rassurer, il se jetait tout entier dans les bras de Dieu. Le dernier jour, au moment de ses douleurs les plus aiguës, sa sœur chérie pleurait auprès de lui. Soudain, malgré son extrême faiblesse, Paul se soulève à demi, et s'adressant à sa sœur: « Pourquoi pleures-tu? » lui dit-il. — « Ah! frère, tu sais bien pourquoi je pleure :

nous nous sommes tant aimés, et tu vas déjà me quitter, » - « Oui, ma sœur; je t'aime beaucoup, mais là-haut quelqu'un m'attend, que j'aime plus que toi! »..

Dans la matinée du 3 avril, vu les vomissements très fréquents qui épuisèrent son corps, et l'état de faiblesse auquel l'avait réduit une opération devenue urgente, il ne pouvait recevoir la Sainte Communion. Il en était fort chagriné, lorsque vers 11 heures, ses crises cessèrent tout à coup ; il reçut alors le Saint Viatique avec une joie indicible ; son visage devint radieux et pendant quelques instants il fut tout à celui qui était entré dans son cœur. Autour de lui ses parents et quelques prêtres priaient : il se souleva encore une fois et dit: « Ne priez pas pour que je guérisse, mais priez pour que je fasse une bonne mort ».

Sa plus grande douleur était de voir pleurer sa mère et sa sœur. Quant à l'enfer, il dit à plusieurs reprises qu'il ne le craignait point, que c'étaient les flammes seules du Purgatoire qu'il redoutait. O témoignage d'une âme vraiment chrétienne ! Aveu d'une conscience tranquille ! Je ne dois pas te plaindre, cher ami, mais envier ton sort !

Enfant de Marie dévoué, il aimait sa Mère du ciel de toute la puissance de son âme. On l'entendit souvent répéter durant sa maladie : « O Marie ! ma mère ! ma mère ! » Marie le secourut dans ses derniers instants et lui prépara la voie qui mène au ciel. Le crucifix était sa force ; il le pressait avec ardeur sur son cœur, il le portait à ses lèvres et le contemplait avec affection, d'un visage calme et toujours souriant.

Sentant sa fin approcher, il appela ses parents autour de lui et demanda que le prêtre restât à ses côtés. Il conserva pleine connaissance jusqu'à l'agonie, qui ne dura que quelques minutes, après lesquelles il s'éteignit doucement, le mardi, 3 avril, vers les 4 1/2 heures de l'après midi, au milieu des cris de douleur de sa mère et de sa sœur, auxquelles nous présentons une fois encore nos plus sincères condoléances. Sa mort fut celle d'un Saint, comme sa vie avait toujours été celle d'un jeune homme vertueux et exemplaire. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.*

Les funérailles eurent lieu à Ardon. Ses amis étaient accourus de toutes parts autour de son cercueil.

L'Agaunia, section des Etudiants-Suisses de Saint-Maurice, ainsi que l'Abbaye, avaient envoyé leurs représentants. Les membres de la *Rhodania*, dont Paul avait été nommé secrétaire, à la veille de sa maladie, étaient tous présents. La *Burgundia* et la *Justiniana* étaient aussi représentées. Les étudiants du collège de Sion étaient venus nombreux, accompagnés de plusieurs de leurs professeurs.

A la fin de la Messe, avant l'absoute, M. le Préfet du Collège de Sion rappela, en un langage éloquent, les qualités et les vertus du défunt, dit la perte sensible que venaient de faire ses parents, ses concitoyens et ses condisciples, proposa M. Delaloye comme un modèle et lui adressa un « au revoir » au ciel. Son allocution laissa les auditeurs sous le coup d'une profonde émotion... Le cercueil fut descendu dans la fosse, symbole du néant de l'homme, et sur la tombe furent

déposées les couronnes offertes par ses amis en témoignage de regret et d'attachement.

La mort édifiante de M. Delaloye, nous a montré le chrétien ferme et confiant; ma plume inhabile ne saurait vous dépeindre toutes les qualités de son cœur et de son esprit, je n'en dirai donc que deux mots.

Le trait dominant du caractère de M. Delaloye semble avoir été la gaîté; non pas cette gaîté expansive outre mesure, comme l'entendent souvent les étudiants, mais une gaîté calme, franche et loyale, reflet de la sérénité constante de son âme. Toujours souriant, toujours content, la satisfaction du devoir accompli lui procurait une joie qui s'épanouissait sur son visage. Malgré cela, sérieux et assidu au travail; il était ennemi de faste et des plaisirs bruyants, et jamais il n'outrépassait les bornes de la modération.

D'un abord facile, quoiqu'il parut un peu timide, sa compagnie était des plus agréables. Il se faisait tout à tous; la flatterie cependant n'eut jamais de prise sur lui; sa vertu préférée était l'humilité: ses succès, il les acceptait par convenance, ayant soin d'ajouter toujours qu'il en était très indigne.

Il n'oublia jamais les recommandations de ses pieux parents, et cette parole surtout de son père resta profondément gravée dans son cœur: «Sois humble, Paul, lui avait-il dit, en l'envoyant au collège, souviens-toi de ce que dit l'Évangile: Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé.» Jamais jeune homme n'eut plus à cœur de faire la joie de ses parents, et de mettre en pratique leurs conseils.

J'ai dit plus haut l'affection qu'il portait à sa mère et à sa sœur. M. Delaloye avait déjà connu le malheur. Pendant son année de Rudiments, il avait perdu son père, et cette perte cruelle avait laissé dans son cœur une blessure toujours saignante. Avec quels accents d'amour, de reconnaissance et de regret il parlait de ce père chéri !

Ses amis, du reste, peuvent rendre témoignage de sa bonté de cœur. Son amitié était franche et désintéressée; nul mieux que lui n'en comprit les devoirs sacrés. Joies et peines, il partageait tout avec un égal plaisir. Pour un cœur abattu, il trouvait toujours quelques bonnes paroles d'encouragement; le mal, il le désapprouvait toujours, le trouvât-il chez ses plus intimes. Il s'estimait heureux de pouvoir rendre service à ses amis, souvent même il prévenait leurs désirs. Sa patience était admirable: aux plaisanteries même les plus piquantes, il ne répondait souvent que par un léger sourire, quoiqu'il eût la répartie prompte et assez spirituelle.

Sa carrière fut courte, mais bien remplie. Mieux vaut mourir en Saint au printemps de la vie, que de rester exposé de longues années aux dangers dont le monde est rempli.

De

Profundis.

BARMAN P. réth.